Zeitschrift: L'émulation jurassienne : revue mensuelle littéraire et scientifique
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 2 (1877)

Artikel: Le XVIIIe siècle & J.-J. Rousseau : dernière partie
Autor: Mouttet, Eug.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684330

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE XVIIIe SIÈCLE & J.-J. ROUSSEAU

Dernière partie

Conférence publique donnée à Delémont le 27 février 1877

Peu après la publication de son premier *Discours*, Rousseau fit un opéra le *Devin du village* qui eut un succès aussi complet qu'inattendu. Le roi voulut bien assister à la représentation et cette pièce, aujourd'hui oubliée, lui causa tant de plaisir qu'il exprima le désir d'en voir l'auteur, mais Jean-Jacques toujours timide et embarrassé, n'osa se présenter à la cour, de peur de laisser échapper une balourdise dans le court entretien qu'il aurait avec le roi. Cette démarche lui aurait valu certainement une pension ; Diderot le lui fit remarquer, mais vainement. Jean-Jacques aima mieux rester pauvre. Il lui répugnait d'ailleurs de compromettre son indépendance et sa dignité, de transiger avec ses convictions, de renier enfin les principes qu'il affichait dans ses ouvrages, pour satisfaire les caprices d'un prince aussi vain que Louis XV.

Le *Devin du village* avait fait de Rousseau le point de mire de tout Paris ; chacun aspirait à l'honneur de le voir et les visites qu'il était obligé de subir ainsi que celles auxquelles il était astreint par bienséance, lui rendaient le séjour de la capitale presque insupportable. Son *Discours sur l'inégalité des conditions* vint encore augmenter sa popularité. Dans cet ouvrage, Rousseau, fidèle à ses principes hostiles à la civilisation, recherche les causes de l'inégalité des classes sociales dans le développement des sciences et des arts. Son éloquence n'est pas au-dessous de son premier *Discours* mais sa tendance aux sophismes et aux parodoxes est devenue manie et les excentricités qui émaillent cet opuscule en rendent la lecture fatiguante. Le philosophe s'est inspiré d'ailleurs de Locke et la plupart de ses arguments ne sont guère qu'un reflet des théories du philosophe anglais. En outre Jean-Jacques veut parler de tout et souvent par ouï-dire ; les détails scientifiques, géographiques et historiques qui arrondissent ses périodes sont tirés la plupart de Buffon et de Montaigne. Ce n'est pas à dire que le *Discours* n'ait aucune valeur littéraire ; nous ne le critiquons qu'au point de vue philosophique et le lecteur y trouvera certes plusieurs pages d'un style majestueux et riche. L'Académie de Dijon qui avait posé la question fut effrayée des principes anti-sociaux et des dissertations échevelées de Jean-Jacques et malgré le charme de son style et sa renommée

toujours croissante, elle lui refusa le prix. Voltaire écrivait à Rousseau qu'après la lecture de cet étrange argumentation « on était tenté de marcher à quatre pattes. » Jean-Jacques répondit : « Ne tentez pas de retomber à quatre pattes : personne au monde n'y réussirait moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds pour cesser de vous tenir sur les vôtres. » Ces deux grands génies du XVIIIe siècle n'étaient pas encore brouillés ; mais n'y avait-il déjà pas dans ces petites railleries un petit grain de méchanceté ?

Comme vous venez de l'entendre, la bonhomie de Jean-Jacques n'allait pas jusqu'à endurer patiemment les épigrammes. Ses répliques étaient vertes et quand on le poussait à bout il devenait acerbe. Lui-même se charge de nous dépeindre son humeur dans ces circonstances : « Le mépris que mes profondes méditations m'avaient inspiré pour les mœurs, les maximes et les préjugés de mon siècle me rendaient insensible aux railleries de ceux qui les avaient, et j'écrasais leurs petits bons mots avec mes sentences comme j'écraserais un insecte entre mes doigts. »

Rien n'irrite autant la médiocrité que le mérite et c'est en plein succès qu'on reconnaît le mieux ses amis. Grimm, le baron d'Holbach et jusqu'à Diderot, harcelèrent Jean-Jacques de leurs sarcasmes à propos de son nouveau pamphlet, et leurs vexations étaient d'autant plus vives que les idées anti-civilisatrices de l'écrivain se prêtaient assez bien à ce jeu haineux et cruel. Le baron d'Holbach, le moins autorisé de tous pourtant, alla même jusqu'à ne le désigner plus que par cette épithète « *le petit cuistre.* » Malgré son apparente insensibilité, Rousseau souffrait des insultes qu'il recevait ainsi gratuitement et le séjour de Paris le dégoûtait de plus en plus. Il était résolu de quitter cette Babylone où, comme disait Voltaire, « l'on se mange le blanc des yeux bien mal à propos. » Il avait déjà songé à sa ville natale et avait fait part de ses projets à son amie, Mme d'Epinay. Celle-ci devait lui porter beaucoup d'affection puisque, à cette nouvelle, elle s'empressa de lui offrir une retraite dans une de ses villas, l'Hermitage, située à quelques lieues de Paris. Rousseau accepta sans trop de façons et quelques mois après, il s'établissait dans cette charmante solitude poursuivi par les huées de la coterie holbachienne qui ne pouvait se résoudre à le savoir encore si près d'elle. De temps à autre, Jean-Jacques rendait visite à sa bienfaitrice qui en revanche l'appelait câlinement *mon ours.* Le philosophe ne resta que deux ans dans cette retraite qui lui faisait si bien ressouvenir des Charmettes. Il parvint à se brouiller avec Mme d'Epinay et quitta brusquement l'Hermitage au cœur de l'hiver 1758. Le procureur fiscal de M. de Condé le pria d'accepter l'hospitalité dans sa maison de Montlouis, près de Montmorency. Il y resta jusqu'à ce que la censure l'eût obligé de quitter la France. — Laissons le fugitif errer de villes en villes, de retraites en retraites et pendant son absence, analysons rapidement ses trois principaux ouvrages, l'*Emile,* la *Nouvelle Héloïse* et le *Contrat Social.*

L'*Emile,* comme il a déjà été dit en passant, est un Essai d'éducation. Rousseau, à l'instar de Locke et d'autres philosophes et pédagogues de l'époque, veut donner au monde un code éducatif, une base sur laquelle l'huma-

nité puisse s'appuyer pour régénérer cette société qui lui inspire tant d'horreur. Il prend à sa naissance un enfant sain et vigoureux et dirige son éducation jusqu'à son complet développement. Son principe fondamental est évidemment la Nature. « Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme » dit-il en tête de son ouvrage. Emile, son élève, est formé selon les règles qui découlent de cette sentence. Il devient bien vite robuste, endurci à la fatigue, aux privations. Son intelligence aussi se mûrit rapidement; il est ingénieux et adroit, supérieur à ses semblables dans tout ce qu'il conçoit et ce qu'il entreprend et se distingue enfin de tous par son caractère et ses heureuses qualités. Faites-moi grâce de vous énumérer tous les attributs de cet élève modèle et contentez-vous de quelques extraits de ce livre touchant les résultats obtenus par le nouveau système éducatif.

« Emile parle peu parce qu'il ne se soucie guère qu'on s'occupe de lui; par la même raison, il ne dit que des choses utiles; autrement qu'est-ce qui l'engagerait à parler? Emile est trop instruit pour être jamais babillard. Un homme instruit n'ouvre pas aisément son répertoire; il aurait trop à dire et il voit encore plus à dire après lui; il se tait. »

« Quoique entrant dans le monde, il en ignore absolument les manières, il n'est pas pour cela timide et craintif; s'il se dérobe, ce n'est point par embarras, c'est que pour bien voir il faut n'être pas vu; car ce qu'on pense de lui ne l'inquiète guère, et le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille et de sang-froid, il ne se trouble point par la mauvaise honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de son mieux ce qu'il fait; et toujours tout à lui pour bien observer les autres, il saisit leurs manières avec une aisance que ne peuvent avoir les esclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'usage du monde, précisément parce qu'il en fait peu de cas. »

« Ne vous trompez pas cependant sur sa contenance et n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il est ferme et non suffisant; ses manières sont libres et non dédaigneuses : l'air insolent n'appartient qu'aux esclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'âme en montrer dans son maintien : cette affectation est bien plus propre aux âmes viles et vaines qui ne peuvent en imposer que par là. »

« Ayant une âme tendre et sensible, mais n'appréciant rien sur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il ne se souciera pas d'en être considéré. D'où il suit qu'il sera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faste et qu'il sera plus touché d'une caresse que de mille éloges. »

« Emile ne sera point fêté comme un homme aimable, mais on l'aimera sans savoir pourquoi; personne ne vantera son esprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'esprit : le sien sera net, il aura le sens droit et le jugement sain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne sau-

rait se piquer d'esprit. Cette manière de se faire admirer ne le touche guère, il sait où il doit trouver le bonheur de sa vie et en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. »

« Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre : à la course, il voudra être le plus léger; à la lutte, le plus fort; au travail, le plus habile; aux jeux d'adresse, le plus adroit. »

« Aimant les hommes parce qu'ils sont ses semblables, il aimera surtout ceux qui lui ressemblent le plus, parce qu'il se sentira bon et jugeant de cette ressemblance par la conformité des goûts dans les choses morales, en tout ce qui tient au bon caractère, il sera fort aise d'être approuvé. »

Je ne fatiguerai pas plus longtemps mon auditoire par la lecture des idées pédagogiques de Rousseau; en voilà suffisamment pour vous édifier. Le but que se propose Jean-Jacques est donc très-louable et les qualités qu'il suppose à son élève sont bien celles que je voudrais voir à chacun des miens. Mais nous rappellerons à ce propos le mot de Voltaire en parlant de *l'Histoire naturelle* de Buffon : l'éducation dont nous venons d'entendre les fruits ne doit pas être aussi naturelle que veut bien croire l'auteur d'*Emile*. Toutefois, nous sommes loin de partager l'opinion de quelques pédagogues formalistes moins soucieux du but que des moyens, et nous concédons à Jean-Jacques l'honneur d'avoir éclairci et même réglé plusieurs points en éducation, d'avoir le premier, en France, proposé un système pédagogique tenant compte des dispositions naturelles de l'enfant, et enfin d'avoir battu en brèche maints préjugés dont sont encore imbues bien des familles. La partie de son livre ayant trait au premier âge est en plusieurs endroits admirable et Rousseau ne nous semble réellement extravagant que dans quelques chapitres concernant l'adolescence. Au reste, il n'a pas la prétention d'être infaillible, et dans sa préface il donne à son œuvre le titre modeste de *Recueil de Réflexions et d'Observations*. « Ma méthode, dit-il, peut-être chimérique et fausse, mais on tirera toujours quelque profit de mes observations. »

En somme, après avoir lu beaucoup d'éloges et de critiques sur l'*Emile*, nous conservons la conviction qu'il peut passer à bon droit pour le chef-d'œuvre du grand écrivain. C'est, en résumé, toute sa philosophie et à part quelques inconséquences, certaines contradictions qui ont pu échapper à l'auteur trop préoccupé du noble but qu'il poursuivait, cet ouvrage constitue pour ainsi dire le code de l'éducation civique, la base de cette philosophie électique qui veut mettre en harmonie la vertu avec la passion, la nature avec les principes sociaux et le génie civilisateur.

C'est en France que le livre de Rousseau rencontra le plus d'opposition, et tandis que l'*Emile* se répandait rapidement en Allemagne et dans la Suisse allemande, il était censuré à Paris et brûlé à Genève qui alors n'était que le boulevard de la France. Et chose digne de remarque, Rousseau est en France un maître qui compte très-peu de disciples, au lieu qu'en Allemagne et dans

le monde entier, Basedow, Wolke, Pestalozzi et tant d'autres, lui ont créé une phalange d'admirateurs qui s'augmente tous les jours.

Le cadre de notre travail ne nous permet pas de nous étendre plus longuement sur cet ouvrage ; nous dirons vite quelques mots du livre qui fut le *vade me cum* des conventionnels, du catéchisme des hommes de 89, du *Contrat social.*

Au chapitre Ier, dont plus tard fut extraite la *Déclaration des droits de l'homme,* on lit : « L'homme est né libre et partout il est dans les fers. Tel se croit le maître des autres qui ne laisse pas d'être plus esclave qu'eux. Comment ce changement s'est-il fait ? Je l'ignore. Qu'est-ce qui peut le rendre légitime ? Je crois pouvoir résoudre cette question. » Cette citation caractérise assez bien l'ouvrage. Dans les chapitres suivants, le citoyen de Genève développe ses théories sur la souveraineté, sur le droit et le devoir, étudie les différentes formes de gouvernement. La souveraineté est l'apanage du peuple, les droits et les devoirs doivent être déterminés par une constitution, c'est-à-dire un contrat passé entre les citoyens et leurs mandataires. Quant au gouvernement, il ne se prononce en faveur d'aucun, mais il estime que les petits Etats ont plus de raisons que les grands d'adopter la forme républicaine représentative. Ce livre qui, à juste titre, pouvait être appelé le *Phare de la Révolution,* suscita à Rousseau toutes sortes de violences et de persécutions. La Société française, corrompue jusque dans ses racines, sentit à l'apparition de ce hardi plaidoyer que son règne était près de finir. Aussi mit-elle dans la lutte le courage du désespoir. Attachée à des principes d'un autre âge, cramponnée à ses vieux préjugés comme à sa dernière planche de salut, elle sentait le sol se dérober sous elle et pressentait sa chûte sans oser en mesurer la profondeur.

Dans l'introduction de *Julie,* ou la *Nouvelle Héloïse,* ou *Lettre de deux amants, habitants d'une île au pied des Alpes,* nous lisons cette sentence :

« Jamais fille chaste n'a lu de romans et j'ai mis à celui-ci un titre assez décidé pour, qu'en l'ouvrant, on sût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en osera lire une seule page, est une fille perdue : mais qu'elle n'impute point sa perte à ce livre ; le mal était fait d'avance. Puisqu'elle a commencé, qu'elle achève de lire : elle n'a plus rien à risquer. »

Ainsi, vous voilà prévenues, Mesdames, et j'espère qu'il suffit de cette déclaration de l'autenr lui-même pour éloigner vos regards d'une littérature aussi perfide. Toutefois, rassurez-vous. Sans vous conseiller de lire la *Nouvelle Héloïse,* je vous dirai que le roman ne m'a pas semblé aussi funeste que veut bien le croire Jean-Jacques. A côté de platoniques fadeurs amoureuses vous y trouvez souvent d'admirables tableaux de la nature, une poésie en prose d'une fraîcheur et d'un coloris vraiment séduisants (1). Il est regrettable seulement que l'auteur ait déployé une telle richesse de style pour un sujet d'une action aussi monotone et aussi languissante. Malgré tout ce qu'on pourra dire en

(1) Dans les premiers jours de la publication de *Julie,* on le louait à raison de douze sous par heure.

faveur de *Julie*, ce livre devient bien vite soporifique et vous n'en lirez pas dix pages avant que la fatigue ne vous ait conseillé vingt fois de le fermer. Pour moi, j'avoue l'avoir commencé à plusieurs reprises, dernièrement encore, et n'avoir jamais pu aller jusqu'au bout. Je borne là mes commentaires. C'est, du reste, assez d'avoir retenu votre attention sur l'analyse des œuvres capitales de l'écrivain ; il est temps de rejoindre notre exilé qui maintenant doit se trouver en Angleterre où son ami, le philosophe David Hume, lui offre un refuge. Depuis son départ précipité de Montmorency, il a bien voulu s'établir en Suisse, à Yverdon, à Môtiers, à l'île Saint-Pierre, mais partout l'intolérance et la sottise n'ont cessé de le poursuivre. A Môtiers, la population lui était devenue tellement hostile, qu'une nuit, il entendit tomber sur sa demeure une grêle de pierres. Le pasteur de cette localité ne fut pas étranger à ces vexations. D'aucuns estiment que cette attaque nocturne (1) n'a jamais existé que dans l'imagination de Rousseau ou que Thérèse qui, à les croire, n'aurait supporté qu'avec peine le séjour de Môtiers, aurait bien pu se faire l'instigatrice d'une attaque simulée ; mais ces hypothèses sont trop risquées pour que l'on puisse s'y arrêter. Avec une argumentation semblable, il n'y a pas de fait qui ne puisse être mis en doute (2).

Le gouvernement de Berne ne fut pas plus hospitalier que celui de Neuchâtel. Après deux mois de séjour dans l'île Saint-Pierre, dont il nous a laissé une admirable description dans une de ses *Rêveries*, Jean-Jacques fut encore obligé de s'éloigner. Décidément le sort semblait s'être tourné contre lui.

Tous ces déboires avaient aigri son cœur et il ne se connaissait plus guère d'amis vrais et sûrs. Les persécutions dont il était l'objet l'avaient rendu soupçonneux et ingrat. Il oublia ses anciens protecteurs et se renferma dans un silence et une solitude qui amenèrent une misanthropie incurable. Il voyait sans cesse autour de lui des gens cherchant à lui nuire. Il était poursuivi par l'idée d'un grand complot où il faisait entrer non-seulement les personnes les plus inoffensives, mais encore ses amis et ses bienfaiteurs. Son ami Hume essaya vainement de donner le change à cette noire mélancolie. Rousseau, dont la maladie morale s'aggravait chaque jour, se brouilla bientôt avec son collègue et fit voile pour la France. Il s'y cacha pendant un an ou deux sous le nom de *Renou* et finit, grâce à de puissantes protections, par y retrouver complète liberté. M. de Girardin lui offrit une retraite dans sa terre d'Ermenonville et c'est là que Jean-Jacques finit sa carrière. Il mourut subitement le 2 juillet 1778, la même année que Voltaire, que notre compatriote de Haller et deux ans après David Hume. Quelques biographes ont prétendu qu'il s'était suicidé dans un accès de misanthropie, mais cette assertion n'a pas plus de valeur que celles que nous avons déjà relevées. Il est aujourd'hui reconnu que Rousseau est mort d'un épanchement du cerveau. Les médecins qui ont procédé à l'autopsie du cadavre, ainsi que M. de Girardin, qui a présidé aux cérémonies d'inhumation sont unanimes pour repousser toute idée de suicide.

(1) Rousseau (5e prom.) l'appelle la *lapidation* de Môtiers.
(2) Nous avons oublié de dire qu'à *Môtiers*, Jean-Jacques revint à la religion protestante et qu'il fit même partie du Consistoire de cette paroisse.

Quelque désir que nous ayons de ne point prolonger cette étude, nous sommes obligé de mentionner l'ouvrage qui fit l'occupation de Rousseau pendant les dernières années de sa vie. Nous avons nommé les *Confessions*.

Je n'ai jamais entendu dire que du mal de ce livre qui est pourtant l'expression vraie des sentiments de Jean-Jacques, le miroir fidèle de son âme. C'est en lisant les *Confessions* que l'on apprend à l'aimer. Il a une façon si sincère, si ingénue de vous raconter ses fautes, il sait si bien tout en faisant ressortir ses propres talents, nous persuader de sa modestie, il nous inspire tant de respect pour la vertu en avouant ses écarts et ses folies, qu'on s'attache à cette lecture comme à celle d'un des romans contemporains les plus en vogue. Je ne veux pas justement dire que cet ouvrage doive être remis entre les mains des jeunes gens et qu'il soit bien propre à leur former l'esprit et le cœur; c'est un livre qui ne devra jamais orner que la bibliothèque d'un homme qui lit dans l'intention unique de pénétrer le mal. Il faut pour lire sans péril les *Confessions*, que le caractère soit plus fort que le sentiment, que le penchant à la vertu l'emporte sur la passion et la légèreté. Le sexe faible ne lira jamais ce livre, ne sera même jamais tenté de le lire. Il y a là des pages que des yeux féminins ne pourraient parcourir sans se voiler de honte. La recommandation de Rousseau, à propos de la *Nouvelle Héloïse* ne trouverait donc pas de meilleure place qu'en tête des *Confessions*.

La *Correspondance* de Rousseau constitue aussi un document utile pour l'étude du caractère du philosophe; mais, contrairement à la plupart des autres écrivains, elle ne peut être considérée comme l'expression de ses pensées intimes. Jean-Jacques n'écrivait le plus souvent que par bienséance, pour ne pas rompre trop brusquement avec les formes de la politesse. Il s'est révélé, comme nous l'avons dit plus haut, dans chacune de ses œuvres, et elles seules reflètent fidèlement ses aspirations, ses tristesses, ses joies et les orages de son âme.

Je termine et il n'est pas trop tôt. Toutefois, prenez encore en patience les courtes réflexions par lesquelles je dois clore cette étude. Je viens de résumer succintement les impressions que m'a laissées la lecture des œuvres du grand homme, il me reste à dire un mot de son caractère et de son influence au double point de vue littéraire et philosophique.

En l'an III de la République, le 20 vendémiaire, les cendres de Rousseau furent transférées d'Ermenonville au Panthéon avec la plus grande pompe. Le corps fut déposé à côté de celui de Voltaire et sur son cercueil on grava : « Ici repose l'homme de la nature et de la vérité. »

La Révolution jugeait bien les hommes. Rousseau est bien, en effet, « l'homme de la nature et de la vérité. » Personne mieux que lui n'a personnifié la franchise. Il a dit le bien et le mal avec la même bonne foi; il a fait son *meâ culpâ* sans chercher à voiler la moindre faute. De ce côté-là donc, il fut vraiment vertueux. « Je veux montrer à mes semblables, dit-il, un homme dans toute la vérité de la nature et cet homme, sera moi. » Après cette parole, Jean-Jacques nous paraît encore plus grand et plus digne d'admiration.

Il fallait qu'il fût bien au-dessus de son siècle pour arriver à le mépriser ainsi. La société d'alors devait lui sembler bien malade puisqu'il osait la braver en lui jetant à la face toutes les turpitudes et les hontes dont elle se couvrait.

Mais ce caractère en apparence si ferme et si incorruptible perdit en bien des circonstances de sa force et de sa raideur. Faiblesse de caractère et force d'imagination sont deux choses que l'esprit réunit souvent et qu'il met presque toujours en contradiction constante. Jean-Jacques était malheureusement affecté de cette bizarrerie et ne l'ignorait pas. Il avait pu lire dans son cœur et en découvrir tous les caprices. En maints endroits de ses œuvres, il nous laisse une peinture fidèle de cette originalité qui lui a valu tant d'ennuis et de critiques, qui le jetait par soubresauts de la vérité dans l'erreur, de la vertu dans le vice. « J'ai, dit-il quelque part, un cœur à la fois fier et tendre, un caractère efféminé et pourtant indomptable qui, flottant toujours entre la faiblesse et le courage, entre la mollesse et la vertu, m'a jusqu'au bout mis en contradiction avec moi-même. »

Cette fatale inconséquence lui créa bien des embarras, lui fit beaucoup d'ennemis et a donné des armes à ses détracteurs. Et pourtant cette humeur si fréquemment et si bizarrement agitée qui lui aliénait pour ainsi dire toute société ne l'empêchait point d'aimer l'humanité et de la servir. Rousseau avait le cœur généreux et c'est cette circonstance peut-être plutôt que ses talents qui conserve à sa mémoire tant d'admirateurs et d'enthousiastes. En somme, empruntons son langage pour le caractériser : « Je suis un homme juste, bon, sans fiel, sans haine, sans jalousie, prompt à reconnaître mes torts, plus prompt à oublier ceux d'autrui; cherchant ma félicité dans les passions aimantes et douces, et portant en toute chose la sincérité jusqu'à l'imprudence et la générosité jusqu'au plus incroyable désintéressement. »

Voilà l'homme, voyons maintenant l'écrivain.

Le style de Rousseau est plein et fort; les phrases sont rondes et sonores; l'harmonie en est riche et puissante. C'est le vrai style de l'éloquence. Le parfum d'antiquité qui s'en exhale y ajoute une majesté héroïque et césarienne. Il est rare que le citoyen de Genève sourie, à peine se permet-il quelques railleries dans ses *Confessions*. Il a une trop haute idée de sa dignité pour oublier ce qu'il doit aux nobles principes qu'il défend. Ses œuvres fourmillent de sentences et, dans le nombre, il en est plusieurs qui résument sagement de profondes réflexions.

Dans l'intimité, le pinceau de Jean-Jacques est d'une délicatesse et d'une fraîcheur de coloris qui touchent à la perfection. Quelques-unes de ses *Promenades* sont de vrais petits chefs-d'œuvre de grâce et de naturel.

A côté de cela, le style de Rousseau est un peu emphatique et sent le terroir de Genève, mais ce cachet personnel ne lui messied guère; il lui donne même une originalité plus nette, des allures plus franches et plus libres. Sans ces licences, Rousseau ne serait plus Jean-Jacques; elles sont donc presque nécessaires pour accentuer son individualité.

Au reste, cette indépendance littéraire ne l'empêche nullement d'être fran-

çais. Il pressentait que rester classique comme Racine ou Boileau serait demeurer impopulaire et il a moulé son style sur le goût de l'époque. Il a prévu que la vieille phrase empesée du siècle précédent était tombée avec la perruque monumentale du Grand Roi; il aspirait déjà ce souffle révolutionnaire qui a remplacé le costume chamarré du marquis par l'habit simple et sévère du conventionnel.

En littérature comme en philosophie, Rousseau a fait école. Le réalisme naquit avec lui et les Bernardin de Saint-Pierre, les Châteaubriand, Victor Hugo, les Musset, Georges Sand et tant d'autres ne sont que ses disciples et ses imitateurs. Parmi cette nombreuse phalange de réalistes, bien peu l'ont surpassé; la plupart n'ont pas su élaguer de leur modèle ce que Rousseau a su si bien racheter ou heureusement voiler; il font même déborder les défauts du maître; mais tous ont hérité de lui, dans une mesure plus ou moins large, le culte de la vérité.

Nous avons déjà parlé de la philosophie de Rousseau en analysant ses principaux ouvrages; nous n'y reviendrons plus. Disons simplement que, de même que son style, elle lui gagne tous les jours des disciples : *René* procède des *Confessions* et des *Rêveries*, *Werther* de la *Nouvelle Héloïse*, *Lamennais du Vicaire Savoyard* et des *Lettres de la Montagne*. La Révolution est en partie son œuvre et de tous les précurseurs de cette époque où les circonstances enfantaient le génie et où l'audace assurait le succès, c'est lui qui a joué son rôle avec le plus de dignité et de bonne foi. S'il n'a pas toujours été conséquent avec ses sentences, il s'est inspiré du moins dans tout ce qu'il a écrit d'une haine implacable pour l'injustice, et d'un ardent désir pour l'humanité heureuse et libre. La vérité était le ressort de toutes ses pensées, le soleil dont il s'éclairait. Cette lumière trop vive a quelquefois obscurci ses regards. Ses actions trahissaient alors ses discours; n'importe, il avançait toujours et lorsque derrière lui on criait au scandale ou au manque de logique, il aurait pu répondre froidement : « Faites comme je dis et non pas comme je fais. »

EUG. MOUTTET.